

Juillet 2017
N°45

COLLECTION

Les études du Crif



LE DIALOGUE DE MALRAUX AVEC LE PEUPLE JUIF, « PARRAIN DE L'EUROPE »

Crif

Michaël de Saint-Cheron

*Ecrivain, philosophe des religions
et chercheur en littérature de la modernité*



Pierre-André Taguieff
Néo-pacifisme, nouvelle
judéophobie et mythe du complot
N°1 > Juillet 2003 • 36 pages

Marc Knobel
La capjpo : une association
pro-palestinienne très engagée ?
N° 2 > Septembre 2003
• 36 pages

Père Patrick Desbois et Levana Frenk
Opération 1005. Des techniques
et des hommes au service de
l'effacement des traces de la Shoah
N° 3 > Décembre 2003
• 44 pages

Joël Kotek
La Belgique et ses juifs : de
l'antijudaïsme comme code culturel
à l'antisionisme comme religion
civique
N° 4 > Juin 2004 • 44 pages

Jean-Yves Camus
Le Front national :
état des forces en perspective
N° 5 > Novembre 2004
• 36 pages

Georges Bensoussan
Sionismes : Passions d'Europe
N° 6 > Décembre 2004
• 40 pages

Monseigneur Jean-Marie Lustiger
Monseigneur Jean-Pierre Ricard
Monseigneur Philippe Barbarin
L'église et l'antisémitisme
N° 7 > Décembre 2004
• 24 pages

Ilan Greilsammer
Les négociations de paix
israélo-palestiniennes : de Camp
David au retrait de Gaza
N° 8 > Mai 2005
• 44 pages

Didier Lapeyronnie
La demande d'antisémitisme :
antisémitisme, racisme et exclusion
sociale
N° 9 > Septembre 2005
• 44 pages

Gilles Bernheim
Des mots sur l'innommable...
Réflexions sur la Shoah
N°10 > Mars 2006 • 36 pages

André Grjebine et Florence Taubmann
Les fondements religieux et
symboliques de l'antisémitisme
N°11 > Mars 2007 • 36 pages

Iannis Roder
L'école, témoin de toutes les
fractures
N°12 > Novembre 2006
• 44 pages

Laurent Duguet
La haine raciste et antisémite tisse
sa toile en toute quiétude sur le Net
N°13 > Novembre 2007
• 32 pages

Dov Maimon, Franck Bonnetaeu & Dina Lah lou
Les détours du rapprochement
Judéo-Arabeet Judéo-Musulman
à travers le Monde
N°14 > Mai 2008 • 52 pages

Raphaël Draï
Les Avenir du Peuple Juif
N°15 > Mars 2009 • 44 pages

Gaston Kelman
Juifs et Noirs dans l'histoire récente
Convergences et dissonances
N°16 > Mai 2009 • 40 pages

Jean-Philippe Moinet
Interculturalité et Citoyenneté :
ambiguïtés et devoirs d'initiatives
N°17 > Février 2010
• 28 pages

Françoise S. Ouzan
Manifestations et mutations
du sentiment Anti-juif aux
États-Unis : Entre mythes et
représentations
N°18 > Décembre 2010
• 60 pages

Michaël Ghnassia
Le Boycott d'Israël : Que dit le
droit ?
N°19 > Janvier 2011
• 32 pages

Pierre-André Taguieff
Aux origines du slogan «
Sionistes, assassins ! » Le mythe
du « meurtre rituel »
et le stéréotype du Juif sanguinaire
N°20 > Mars 2011
• 66 pages

Dr Richard Rossin
Soudan, Darfour ; les scandales...
N°21 > Novembre 2011
• 32 pages

Gérard Fellous
ONU, la diplomatie
multilatérale : entre gesticulation
et compromis feutrés...
N°22 > Janvier 2012
• 52 pages

Michaël de Saint Cheron
Les écrivains français du XX^e
siècle et le destin juif...
N°23 > Juin 2012
• 56 pages

Eric Keslassy et Yonathan Arfi
Un regard juif sur la
discrimination positive
N°24 > mai 2013
• 64 pages

Michel Goldberg
& **Georges-Elia Sarfati**
Une pièce de théâtre antisémite
à la Rochelle
N°25 > octobre 2013
• 60 pages

Suite en page 40



LE DIALOGUE DE MALRAUX AVEC LE PEUPLE JUIF, « parrain de l'Europe »

UNE ÉTUDE DE

MICHAËL DE SAINT-CHERON

Ecrivain, philosophe des religions

Crif

**Les textes publiés dans la collection des *Etudes du Crif*
n'engagent pas la responsabilité du CRIF.**

La rédaction n'est pas responsable des documents adressés.

BIOGRAPHIE



Michaël de Saint-Cheron

Michaël de Saint-Cheron est philosophe des religions et chercheur en littérature de la modernité, chercheur affilié à l'EPHE/HISTARA (section histoire de l'art, des représentations, des pratiques et des cultures administratives). Auteur d'une trentaine de livres et directions d'ouvrages. Spécialiste notamment de la pensée éthique de Levinas mais également de l'herméneutique du témoignage et la philosophie de la mémoire, de l'oubli et de la réconciliation chez Ricoeur, il est en France le spécialiste reconnu de l'œuvre d'Elie Wiesel, auteur de sept livres avec et sur lui, de deux colloques internationaux (Cerisy-la-salle et Université Hébraïque de Jérusalem), puis

d'une exposition itinérante (produite par le FSJU, 2017). Diplômé de l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO, Langues O'), il fut professeur invité à l'Institut Universitaire d'Études Juives (IUEJ) Elie Wiesel, Paris (2006-2009 et 2016). En 2015 et 2016, il est chargé de deux séminaires sur Malraux puis sur la postmodernité dans la littérature française à l'invitation de l'Institut national de la Recherche de Taïwan. Il a initié et co-dirigé le premier dictionnaire Malraux (CNRS éd., 2011).

Ancien président des Amitiés internationales André Malraux, il est membre de plusieurs commissions du Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF) dont la commission pour les relations avec les Églises chrétiennes et celle avec les ONG. Il est par ailleurs Chargé d'études documentaires principal, chargé de la valorisation du patrimoine, à la Conservation régionale des Monuments historiques d'Île de France (DRAC). Nommé le 1^{er} janvier 2015, chevalier de la Légion d'Honneur.

À Claude Pillet,
en amitié fraternelle.

COLLECTION

Les Études du CRIF

Crif

SOMMAIRE

CHAPITRE 1 /	MALRAUX FACE À LA GRÈCE ET ISRAËL	de 09 à 12
CHAPITRE 2 /	LA RENCONTRE DE MALRAUX AVEC LES JUIFS	de 13 à 15
CHAPITRE 3 /	L'ÉCRIVAIN FACE À LA BIBLE	de 16 à 18
CHAPITRE 4 /	L'INTERVENTION DE MALRAUX AUPRÉS DE L'UNESCO EN 1974	de 19 à 24

MALRAUX FACE À LA GRÈCE ET ISRAËL

Parler ici¹ de Malraux (1901-1976) dans son double dialogue avec la Grèce, peuple éternel de l'*Iliade et l'Odyssée* et avec Israël, le peuple non moins éternel né de la Bible ou plutôt elle de lui, est un privilège.

Malraux considérait que l'Europe et plus largement l'Occident avait deux parrains ou plus exactement un parrain et une marraine : la Grèce et Israël, le peuple juif. Dans son livre *Oraisons funèbres* publié en 1971 puis repris de son vivant en 1976 dans la bibliothèque de la Pléiade, à la suite du *Miroir des limbes*, ce n'est pas un hasard si l'on trouve à côté de ses discours sur la Libération de Paris, la Résistance, notamment son hommage à Jean Moulin, puis ceux à Braque et Le Corbusier, trois discours consacrés à la Grèce, à l'Egypte et à Israël, datés 1959 pour le premier et 1960 pour les seconds. La Grèce représentait pour l'auteur du *Musée imaginaire* et de *La Métamorphose des dieux*, une civilisation et un art au fondement de l'Europe, de sa pensée, de sa culture, de son art, civilisation qui avait réussi à conjoindre avec génie, l'architecture, la sculpture, la fresque, l'épopée littéraire et la naissance de la philosophie.

De tous ses grands livres, hormis ses *Ecrits sur l'art* où la Grèce est partout

présente, il en est un important, *La Corde et les souris*, et plus précisément son premier chapitre, qui appartenait en 1975 à *Hôtes de passage*. Le livre s'ouvre à Dakar en 1966 avec l'inauguration du premier festival d'art nègre, qu'avait voulu Léopold Senghor, le poète-président du Sénégal. Malraux crée un pont entre ce festival premier et la nuit de la première illumination de l'Acropole.

Mais souvenons-nous que 2017 marque le 70^e anniversaire de la première parution du *Musée imaginaire* chez Skira en 1947.

Dans son chapitre, après avoir cité un passage de son discours de 1959, il préfèra ouvrir *Les Perses* d'Eschyle, qu'il admirait tant, citant plusieurs strophes dans la magnifique traduction du poète Jean Grosjean :

« ... Darius, antique majesté, viens,
parais au faîte de ton tertre funèbre,
Lève la sandale safranée à ton
pied, fais luire sa tiare impériale,
Père irréprochable, Darius, lève-toi de
la mort² ! ».

Βασιλιά μας. Πολιέ Βασιλιά μας.
Φτάσε. Έλα. Φανερώσου στον
τάφο σου πάνω, σείσε την άκρη

1. Conférence inaugurale du colloque « Malraux et la Grèce », Athènes, samedi 18 février 2017, à l'invitation de Christos Nikou et de l'ambassade de France.

2. Trad. Jean Grosjean, *Les Tragiques grecs*, la Pléiade, Gallimard.

της βασιλικής σου πορφύρας τα κροκάτα σανδάλια σου σήκωσε. Έλα Δαρείε. Αγαθέ μας πατέρα !

Dans son discours, il avait dit :

« *L'Acropole est le seul lieu du monde hanté à la fois par l'esprit et par le courage. Eschyle et Sophocle ne nous atteindraient pas de la même façon si nous ne nous souvenions qu'ils furent des combattants*³ ».

Malraux se voyait sans nul doute héritier de cette grandeur grecque qui allia si aisément l'art, la plus haute rhétorique et le courage militaire. Dès les premiers mots du discours, il définissait

le Parthénon comme « le symbole de l'Occident ». Plus loin, il proclamait « *Mais l'Acropole est le seul lieu du monde hanté à la fois par l'esprit et par le courage*⁴ ».

En réalité, si la Grèce et Israël sont sans nul doute les deux pierres angulaires de l'Europe, Israël l'est pour lui avoir apporté la Bible d'où naquit le christianisme, les fondements de sa spiritualité jusqu'à aujourd'hui, tandis que la Grèce l'est tout à la fois sur les plans de l'art, de l'architecture – ce qui n'a pas été le fait des Juifs – puis de la philosophie et de la

rhétorique.

L'ayant dit, il ajoutait sous forme d'apostille en 1975, l'année de la publication des *Hôtes de passage* : « *Nous avons été essentiellement formés par deux peuples qui n'ont jamais joué qu'un petit rôle dans l'histoire mondiale, sauf dans l'ordre de l'esprit : ce sont les Juifs et les Grecs*⁵ ».

Mais il y eut Alexandre de Macédoine et Dieu sait combien Malraux le plaçait haut dans son Panthéon. Il fut pour lui la plus haute figure de héros de l'Antiquité et a fortiori de l'histoire grecque. N'y a-t-il donc pas là un paradoxe ? Alexandre,

roi de Macédoine à vingt ans, conquiert le Moyen-Orient, l'Asie centrale, traverse l'Indus pour atteindre

l'Inde. Il meurt à trente-trois ans (le 13 juin -323). Malraux voulait-il dire que ses conquêtes n'eurent pas de lendemain et qu'il fut une exception ? Sans doute.

Il est très remarquable que Malraux ait vu ce rapport primordial entre le peuple qui a inventé la liberté politique et se leva sans doute pour la première fois dans l'histoire contre un autre peuple, et celui qui a fait d'elle un concept, une notion primordiale de la philosophie. Alors, entre Juifs et Grecs, il y a un autre point majeur soulevé par l'écrivain, c'est leur rapport pour le moins étrange dans

3. Œuvres Complètes III, la Pléiade, Gallimard, 1996, p.921-924.

4. Ibid.

5. « A propos d'*Hôtes de passage* », entretien avec Jacques Legris, in André Malraux, Paris, L'Herne, 1982, p.160.

l'imprécision, l'aléatoire, donnant dans le divers, avec la mort, l'image du ciel, l'outre-tombe. Les chrétiens sont sans doute ceux qui ont le mieux conceptualisé, imaginé, figuré l'au-delà. Juifs et Grecs ont fait preuve de beaucoup plus de circonspection, même si dans les textes de la kabale juive les mystiques juifs, à partir du Moyen-Âge, se sont un peu plus lâchés sur les images de l'au-delà. Lisons toujours dans *La corde et les souris* :

« *Le Schéol et les Champs Elysées de notre parrain Israël, de notre marraine la Grèce, n'ont jamais trop bien su ce que devenait l'homme après la mort, ni ce qu'il ne devenait pas – et le savons-nous si bien⁶ ?* ».

La chute de sa phrase est signée autant par son caractère elliptique que par l'humour. Disant cela, Malraux savait bien avec Platon que « *toute philosophie commence par l'étonnement* » (*Théétète* 152 d). Il n'y en a pas moins une différence capitale ici entre les Grecs et les Juifs : à savoir que personne ne croit plus à la religion grecque antique, qui fut englobée par le christianisme autour du IV^e siècle, Zeus s'absorbant dans le Theos chrétien, alors que le judaïsme, 2000 ans après la naissance du christianisme, est aussi vivant qu'autrefois dans sa fidélité à sa tradition cinq fois millénaire. C'est là la plus extraordinaire différence entre nos deux peuples. L'autre différence est

“ « Il voit les Juifs comme le peuple qui doit sa survie à la force de l'étude ». ”

que la Grèce fut toujours un Etat constitué, ce qui ne fut pas le cas des Juifs après la chute de Jérusalem et l'écrasement de l'Etat juif sous Titus en l'an 70. Malgré ses occupations étrangères parfois fort longues, comme sous les Turcs entre la fin du XIV^e siècle et 1830, la Grèce demeura la terre des Grecs. Les

Juifs depuis 2000 ans n'avaient plus d'histoire nationale jusqu'en 1948, où les Juifs qui avaient fui, l'Europe sentant venir la terreur nationale-socialiste et les rescapés des camps de la mort, rebâtirent un Etat juif.

Ouvrons un parallèle entre les discours d'Athènes et celui pour l'Alliance israélite universelle. Dans le premier, Malraux voit dans la Grèce antique « une civilisation de l'interrogation » :

« *C'est par la première civilisation sans livre sacré, que le mot intelligence a voulu dire interrogation. L'interrogation dont allaient naître la conquête du cosmos par la pensée, du destin par la tragédie, du divin par l'art et par l'homme. [...] L'objet principal d'une grande civilisation n'est pas seulement la puissance, mais aussi une conscience claire de ce qu'elle attend de l'homme, l'âme invincible par laquelle Athènes pourtant soumise obsédait Alexandre dans les déserts d'Asie⁷ ».*

Dans le second discours, il voit les Juifs

6. OC III, op. cit., p.765.

7. Op. cit.

8. *Ibid*, p.930.

comme le peuple qui doit sa survie à la force de l'étude et il n'y a pas d'étude ni d'enseignement s'il n'y a pas interrogation :

« Aqiba le sage combattit avec les insurgés et mourut dans la torture ; mais le rabbi Johanan ben Zakkaï, non moins sage et non moins illustre, accepta la soumission des Juifs à Rome, à condition que la Thora fut sauvegardée : à ses yeux, l'enseignement assurait, plus sûrement que la révolte, la survie de l'indéracinable peuple qui ne croit qu'aux racines de l'âme⁸ ».

Dans sa préface sur *Israël*, Malraux avait écrit cinq ans plus tôt :

« Peut-être Israël fut-il le seul peuple d'Orient qui prit Dieu tout à fait au sérieux. [...] Le glaive de l'Islam sera recouvert par le même sable que les lances macédoniennes et les enseignes romaines : Dieu et l'enseignement de Dieu⁹ ».

Nous voyons dans ces passages magnifiques tout ce qu'ont en partage Israël et la Grèce dans leur génie propre, jusqu'à ce passage à la fin de son hommage à la Grèce :

« Le peuple de la liberté c'est celui par lequel la résistance est une tradition séculaire, celui dont l'histoire moderne est celle d'une inépuisable guerre de l'Indépendance – le seul peuple qui célèbre une fête du « Non ». Le monde

n'a pas oublié qu'il avait été d'abord celui d'Antigone et de Prométhée¹⁰ ».

Si l'histoire moderne de la Grèce est « celle d'une inépuisable guerre de l'Indépendance », alors que dire du destin du peuple juif, qui a reconstruit son Etat 2000 ans après en avoir été chassé ? Malraux aurait assurément aimé que le Talmud contienne des pages où Alexandre de Macédoine est loué pour sa défense des Juifs. Selon une légende talmudique, il serait même intervenu en faveur des Juifs et de leur Temple, leur livrant des Samaritains qui ourdirent sa destruction (Talmud de Babylone, *Yoma* 69a).

Dans son dialogue avec le dramaturge Guy Suarès¹¹, en 1973, où la Grèce est très présente, l'écrivain-combattant se lança tout à coup dans une opposition frappante entre le Livre de Job et le mythe de Prométhée, qui de tous les héros grecs reste celui qui s'opposa de front à Zeus. Pour l'éminent bibliste français André Paul¹², il est fort pertinent de rapprocher le Livre de Job, écrit autour du retour d'Exil (soit vers 587-538 av), et les tragiques grecs. Il ajoute que Job n'est pas un Juif de l'époque hellénique mais contemporain du retour d'Exil. Malraux, avec son sens poussé de la formule choc, expliqua : « *Le génie de Job, c'est de dire pour la première fois : "Pauvre imbécile, de quel droit te mets-tu à croire me penser ?... Je suis Dieu, et à jamais inconnaisable, et mes desseins sont impénétrables..." Enfin, ça a l'air de venir de l'abîme, c'est la pro-*

9. In *Essais*, OC VI, La Pléiade, Gallimard, 2010, préface à « Israël » d'Izis et Nicolas Lazar, p.471-476.

10. OC III, op. cit.

11. Malraux, *celui qui vient*, Paris Stock, 1974, Stock + Plus, 1979, cf. pp.28-29.

12. Cf. « *Job* » in *Dictionnaire du Judaïsme*, Paris, Encyclopaedia Universalis / Albin-Michel, 1998, p.395-396.

clamation du sacré comme tout-autre [...] C'est le plus grand dialogue qui existe entre Dieu et l'homme ».

Puis, à propos du mythe prométhéen, l'écrivain ajoutait ceci : « *Si vous deviez faire une étude sur Prométhée [...] vous seriez obligé de dire : "C'est un conflit entre deux personnages ; l'un, Prométhée, je le conçois très bien, je peux écrire dix passages de développement, citer ce qu'il dit... Mais l'autre, Zeus ? L'eau vous coule entre les doigts¹³..."* »

Cette antinomie –ἀντινομία en grec ancien – entre le Dieu de Job, le Dieu Un des juifs, des chrétiens et des musulmans, et Zeus, telle que l'a comprise Malraux, fait ressortir puissamment l'opposition majeure entre la Bible

hébraïque et la mythologie grecque, une contradiction métaphysique entre la Révélation transcendante émanant de la Torah et la conception mythique d'un monde divin où les dieux ressemblent aux hommes. Pourtant est-ce bien « *le plus grand dialogue qui existe entre Dieu et l'homme* » ? Certains dialogues d'Abraham, mais surtout de Moïse avec le Saint béni soit-Il, sont aussi puissants voire plus puissants car Abraham et Moïse interviennent auprès de Dieu pour sauver d'autres qu'eux, l'un plaide pour Sodome menacé de destruction, l'autre pour le peuple hébreu menacé aussi des foudres divines. À chaque fois, les patriarches et les Prophètes d'Israël prient pour sauver

leur peuple et parfois d'autres peuples, alors que Job n'intervient que pour lui et sur ses propres malheurs.

Plus loin encore, Malraux a soudain cette image dont il usa souvent : « *Si les philosophes grecs avaient rencontré les Prophètes, qu'eussent-ils échangé, sinon des injures ? Pour que Platon pût rencontrer le Christ, il fallait que naquit Montaigne¹⁴* ». Là encore, Malraux a-t-il raison d'avancer une telle proposition ? Certes les Prophètes d'Israël n'étaient pas dans l'ordre du concept ni du raisonnement philosophique mais nous pouvons admettre qu'un dialogue eût été possible entre les Poètes tragiques, Eschyle, Sophocle, Euripide et Isaïe, Jérémie, Ezéchiel. Ici nous voyons donc que le point de départ de Malraux ne fonctionne

plus. Ils partageaient les uns et les autres une vision du monde assez comparable, marquée par le tragique, l'héroïsme et le sacrifice. Le personnage d'Antigone pourrait à peu de chose près être un personnage biblique. Donc Malraux a manqué ce parallèle plein de poésie et de grandeur sans doute pour mieux nous le faire découvrir.

Opposer Platon et Isaïe est tout de même fort étrange, car dans *Néocritique*, son prélude à *L'Homme précaire et la littérature*, son livre posthume, écrit un an plus tôt, en 1975, Malraux cite plus d'une fois Victor Hugo et ses Élus : Homère, Eschyle, Job, Isaïe, Ezéchiel... En tête de

^{13.} Ibid.

^{14.} Ibid, p.47.

gondole : les génies grecs et les prophètes d'Israël ! Que demander d'autre ? Pour Malraux, décrivant un Musée Imaginaire de la littérature mondiale, il est un fait incontournable : « *Ce Musée Imaginaire, c'est Israël, l'Antiquité, la Renaissance*¹⁵ ». Nous avons envie d'ajouter pourtant, c'est aussi : la Chine avec Tchouang Tseu (ou Zhuangzi), Confucius, Laozi, l'Inde avec les Véadas, les *Upaniṣad*, le *Rāmāyaṇa*, le *Mahābhārata*... Ce n'est évidemment pas un oubli de la part de Malraux d'avoir omis ici de citer les textes hindous fondateurs qu'il cite si souvent ou Confucius. Ce qu'il veut signifier est ceci : « *Israël et l'Antiquité exercent sur nous une complicité formatrice qui, à la rigueur, franchit la barrière de la langue* ». Pour lui donc, les textes fondateurs de la culture chinoise ou hindoue n'exerceraient pas sur nous, Européens, « une complicité formatrice » comparable...

Avant ma conclusion, je voudrais en venir à une autre dimension rhétorique entre l'Antiquité juive et grecque. Cette dimension est celle des ruines. Je la tiens d'une page extraordinaire de Manès Sperber, Juif de la Mitteleuropa exilé en France dès 1936, où il devint l'ami de Malraux, il fut psychologue, éditeur et écrivain. Sperber, tout comme Malraux, était agnostique ou athée. Il nous a laissé un texte important où il opposait les ruines du Temple de Jérusalem avec l'Acropole.

« La perte du Temple, et avec elle la disparition de la prêtrise, a apporté

une contribution décisive non seulement à la pérennité du peuple juif, mais à sa foi et à tout ce qui pouvait mériter d'être conservé en elle. *Le judaïsme a été sauvé parce qu'il n'était désormais lié à aucun lieu et à aucune institution, parce qu'il n'était plus attaché à rien qui pût être perdu*. Que l'on songe à l'Acropole : elle n'inspire à ses admirateurs aucune foi en Zeus, en Athéna, ou dans les autres habitants de l'Olympe. Seul l'être humain créateur survit dans leurs temples ; les dieux, eux, sont des œuvres auxquelles on a donné une forme à l'image de l'homme et auxquelles notre regard confère une existence¹⁶ ».

Sperber ajoute encore ceci :

« C'est seulement quand Dieu perdit son temple et devint apatride, comme son peuple, qu'il triompha des dieux païens et de la tentation idolâtre à laquelle succombent trop souvent les descendants de Jacob à Canaan¹⁷ ».

C'est là un texte prodigieux qui oppose deux ruines, la ruine du Temple unique d'une religion qui proclama l'unicité du Nom divin, Nom qui lui a survécu, avec les vestiges d'une religion aux multiples dieux vivant dans un Olympe dont il ne reste rien, sauf les monuments qui appartiennent à notre éternité, élevés à la gloire disparue de dieux morts : le Parthénon. Autrement dit, le peuple qui créa

15. OC VI, *Essais*, p.730.

16. *Être Juif*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, édit. Odile Jacob, 1994, p.18.

17. *Ibid.*

un Livre unique et ne vécut longtemps que par ce Livre est frère de celui dont l'art et la littérature sont pour nous les témoins *présents* d'une civilisation disparue, à jamais unique dans l'histoire de l'humanité.

Israël et la Grèce représentent donc aux yeux de nos contemporains deux sortes de ruines comme deux sortes de survie : l'une, qui ne tenait à l'origine que par la foi en un Dieu unique et non-incarné et par l'espérance prophétique, fut dans l'Exil sauvée par les coutumes religieuses très strictes qui n'ont pu que souder un peuple en but à la haine des autres peuples. Pour beaucoup, le peuple juif est le Seul à avoir survécu à tous les empires qui ont voulu l'exterminer. L'autre peuple, le peuple grec, est devenu le modèle de l'Occident à travers son art et sa philosophie qui ont rempli le monde. L'Acropole est un vestige impérial par comparaison avec le mur occidental du Temple de Jérusalem qui est une ruine, un vestige unique, mais l'un est présent à nous comme œuvre d'art, l'autre est présent à nous comme un symbole vicariant, portant les prières de tout un peuple. Celui-ci vit dans l'ordre de la foi, d'une foi entre mystique et superstition, alors que l'Acropole et le Parthénon vivent dans le Musée Imaginaire.

Ces deux peuples sont donc indissociables de la Culture de l'Occident et de ce que l'Occident apporta au monde, et ils nous viennent curieusement des deux rives de la Méditerranée, de la rive orientale et de l'occidentale.

Reprendons en conclusion *La Corde et les souris* au chapitre I. Malraux écrit :

« La Grèce est chevillée au corps de la race blanche comme la Bible. La toute-puissance de l'Occident est née de deux petits peuples virulents et tenaces, dont il n'a épuisé ni la virulence ni la ténacité – ni le mystère¹⁸ ».

Mais jusqu'à la fin de sa vie, Malraux resta frappé par l'interdit de la représentation chez les Juifs jusqu'aux temps modernes et surtout jusqu'à l'époque contemporaine. Une civilisation sans art lui était quasi inconcevable. Contemplant, à la fin de son chapitre sur l'Afrique, quelque bas-relief africain illustrant le Nouveau Testament, Malraux lâche ce mot : « *C'est le sacré d'un Israël qui aurait accepté les images* ». C'est assez dire la fascination qu'exerçait sur lui ce petit peuple sans image mais non sans livre et quel livre ! Le Livre de la Révélation qui fonda des dizaines de religions dans le monde et fit des milliards d'adeptes, quand les chrétiens lui adjoignirent leur Nouveau Testament, faisant de la Bible hébraïque le ferment spirituel de nombreux peuples formés par le christianisme – dont l'Eglise grecque orthodoxe mais aussi l'Eglise catholique grecque.

Au XIX^e siècle, Renan, qui était athée, écrivit sa célèbre « Prière sur l'Acropole » dont l'ultime strophe conserve jusqu'à nous toute sa beauté et sa vérité :

^{18.} OC III, op. cit.

« Ô abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels ».

Quarante ans après la mort de Malraux, en ce tournant de l'histoire européenne et mondiale, où une partie du monde connaît l'une des plus graves crises migratoires des vingt ou trente dernières années, qui aboutit au repliement sur soi de nombreux pays, la position d'Israël et plus encore de la Grèce nous concerne tous. La Grèce et l'Etat d'Israël, en proie à des difficultés économiques d'envergure pour la première, face à une mise au ban des nations par l'Unesco ou l'Onu pour l'autre, sont à un moment crucial de leur histoire et de leur avenir. Fasse que le parrain et la marraine de l'Europe nous prouvent et se prouvent d'abord à eux-mêmes qu'ils sont toujours capables

de nous surprendre et d'être des exemples dans l'adversité.

Sans faire parler les morts, on peut dire avec beaucoup de conviction que Malraux serait intervenu et pour Israël et pour la Grèce. Rappelons juste qu'en 1974, il était intervenu publiquement lorsque déjà l'Unesco avait adopté une résolution écartant Israël de toute région géopolitique, ayant assimilé sionisme et racisme. Que n'eût-il dit aujourd'hui pour ces deux pays qui lui tenaient à cœur !

“ On peut dire que
Malraux serait intervenu
et pour Israël et pour la
Grèce.”

Milan Kundera, recevant en 1985 le prix littéraire Jérusalem, dans la cité trois fois sainte, parlant des Juifs israéliens, proclamait qu'« *Israël, leur petite patrie enfin retrouvée, surgit à leurs yeux comme le véritable cœur de l'Europe, étrange cœur placé au-delà du corps*¹⁹ ».

Alors, prolongeant Milan Kundera après Malraux, je dis « Israël et la Grèce surgissent à mes yeux comme le véritable cœur de l'Europe ».

¹⁹. « Discours de Jérusalem », in *L'Art du roman*, Gallimard, Folio, 1995, p.189.

2

LA RENCONTRE DE MALRAUX
AVEC LES JUIFS

Nul n'ignore que Clara Goldschmidt, sa première femme, celle auprès de laquelle il devient célèbre, est Juive allemande, déjudaisée certes, mais imprégnée de ses racines, comme elle s'en expliqua à Pierre Galante : « *Mon adolescence a été hantée par la mort. J'ai perdu mon père je n'avais pas quatorze ans... Et puis je suis juive, et les Juifs ne se font pas facilement à cette idée, parce que rien ne permet dans la Bible, au fond, de savoir que Dieu nous a promis le salut²⁰.* ». André Malraux dira lui-même à sa jeune femme : « *Soyez la plus juive possible, c'est ainsi que vous m'intéressez* », comme elle le rapporte dans *Nos vingt ans*.²¹

L'intérêt d'André Malraux pour le peuple juif et la transcendance dont il est porteur, à travers la Bible et l'histoire, recouvrira aussi la question de l'antisémitisme contemporain, qu'il ne cessa de dénoncer. En 1933, le futur colonel Berger devient l'un des membres du présidium de la Ligue Mondiale contre l'Antisémitisme (LICA) et à la fin de l'année, il préside – il n'a que trente-deux ans ! – les Comités mondiaux pour la libération de Dimitrov et Thaelmann, accusés par les nazis d'avoir incendié le Reichstag. Boris Pasquine fut témoin de ses prises de position : « *Nous avons, à ce moment-là, longuement parlé de l'antisémitisme,*

Malraux avait été un des fondateurs et le président de la Ligue contre l'Antisémitisme et du front des Intellectuels antifascistes. Il connaissait admirablement la question juive. Mon père, Juif russe d'origine, avait été frappé par l'attitude généreuse, libérale, de Malraux sur ces problèmes²². ».

Dès 1932, il entre en résistance en devenant l'un des membres fondateurs de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires. Il ne lui faut pas longtemps pour comprendre que l'on ne peut s'opposer au nazisme que par la force et que la guerre est inévitable. C'est à cette époque qu'il se lie d'amitié avec Manès Sperber, juste sorti des prisons de la Gestapo, ce superbe écrivain et psychologue juif de langue allemande, altier et fraternel.

Le Temps du mépris, que Malraux dédie en 1934 « *Aux camarades allemands, qui ont tenu à me faire transmettre ce qu'ils avaient souffert et ce qu'ils avaient maintenu* », est l'un des tout premiers livres sur les prisons et le système policier nazis. C'est de toute évidence dans ce combat auprès des communistes que se situe la véritable résistance du jeune écrivain au fascisme et au nazisme. Il sera en revanche beaucoup plus lent à saisir l'ampleur de la tragédie stalinienne, qui

20. Pierre Galante, *Malraux, quel roman que sa vie ?* Plon, 1971.

21. Grasset, 1983, Les cahiers rouges, 2006

22. Galante, op. cit.

se déroule au même moment. Lors du grand Congrès des Ecrivains qui se tint à la Mutualité en 35, Malraux, en tant que président de séance, permit que des vérités soient dites (notamment à propos de Victor Serge, qui avait été arrêté). Ce qu'il fit surtout avec André Gide, c'est de demander au Kremlin de dépêcher à Paris Isaac Babel et Pasternak, ce qui fut fait. Il se trouve que les deux étaient juifs. Cinq ans plus tard, en 1940, Babel sera fusillé par la Guépéou...

Une amitié réelle le lia en ces années-là à Ilya Ehrenbourg, Juif ukrainien, concerné à plus d'un titre par l'antisémitisme d'abord stalinien puis nazi, puisqu'il fut chargé dès 1941 de rédiger avec Vassili Grossman *Le Livre noir*²³ consacré aux atrocités commises par les nazis sur les populations juives en territoire soviétique. Après la guerre, Ehrenbourg et Malraux se reverront à plusieurs reprises. Mais lui parla-t-il de Grossman, qui termina en 1959 son grand-œuvre *Vie et destin*, l'un des chefs-d'œuvre majeurs de la littérature européenne du XX^e siècle ? Grossman fut le premier à avoir écrit un livre sur Treblinka, *L'Enfer de Treblinka*, publié en URSS puis en France en 1945. L'écrivain français n'aurait-il pas lu ce témoignage stupéfiant rédigé dans les semaines qui suivirent l'insurrection du camp d'extermination par les membres du Sonderkommando, puis la destruction des installations par les nazis ? Cet ouvrage reprend les tout premiers témoi-

gnages de survivants, de témoins mais également de bourreaux arrêtés par l'Armée rouge, et que Grossmann put interroger. Son livre fut utilisé largement lors du procès de Nuremberg.

“ « Je suis philosémite,
qu'on se le dise » ”

Le 3 février 1945, évoquant avec son compagnon de la Résistance, Roger Stéphane, la situation des Juifs déportés ou résistants, Malraux lui confiera : « *La priorité de réintégration devrait être celle qui suit : les Juifs résistants, les résistants et les Juifs. Il y a une question juive et devant elle il n'y a pas de neutralité possible. Je suis philosémite, qu'on se le dise*²⁴ ».

Au lendemain de la guerre, dans son discours sur « L'Homme et la culture artistique », il aborda le problème du Mal avec une puissance incantatoire rare, sans pourtant, à aucun moment, nommer le génocide juif. Ce qu'il dit était empreint d'un tel sens de la tragédie et de la souffrance humaines, que ce texte est resté l'un de ses plus célèbres. Je n'en citerai que quelques lignes :

« *La torture a signifié pour nous beaucoup plus que la douleur. Il serait vain d'y insister : il y a trop d'hommes et de femmes, dans cette salle, qui savent ce que je veux dire... Il y a eu sur le monde une souffrance d'une telle nature qu'elle demeure en face de nous non seulement avec son caractère dramatique, mais encore avec son caractère métaphysique ; et l'homme est*

²³. Solin/Actes-sud et Livre de Poche.

²⁴. Fin d'une jeunesse, La Table ronde, 2004.

aujourd'hui constraint à répondre non seulement de ce qu'il a voulu faire, non seulement sur ce qu'il voudra faire, mais encore de ce qu'il croit qu'il est²⁵ ».

Si, après la Libération de la France, Malraux délaissa les armes qui font couler le sang, pour ne plus se servir que de sa plume, de son verbe, et d'un engagement politique qui le fera être dix ans durant le ministre d'État du général de Gaulle, le fondateur du ministère des Affaires culturelles, on sait peu qu'il envisagea l'idée de créer une brigade de volontaires pour aller se battre aux côtés des Israéliens. Nous sommes en octobre 1956, au moment du blocus du canal de Suez et de l'alliance militaire tripartite entre l'Égypte, la Syrie et la Jordanie, qui menaça dangereusement l'existence d'Israël. Malraux confia son projet au recteur Robert Mallet, ancien chancelier des Universités de Paris, venu lui rendre visite pour l'interroger à propos de sa pensée sur l'art.

« Dès ma première question sur ses recherches en art, il m'arrête : "Vous possédez mes livres. Ils vous diront tout là-dessus. Je préférerais vous parler de ce qui aujourd'hui compte pour moi : les risques de guerre au Moyen Orient." Et il m'explique que, très inquiet des menaces qui pèsent sur l'existence même de l'Etat d'Israël, il envisage de lever une légion de volontaires israélites dont il prendrait le commandement. [...] Peut-être ne

suis-je pas capable de cacher ma surprise, car il me dit : "Il faut toujours choisir d'aller là où l'on se croit le plus utile. Et l'on ne sait jamais chaque soir si le lendemain on ne devra pas faire un nouveau choix. Gide parlait de la disponibilité. Pour moi, c'est plus fort que cela, plus exigeant, ce n'est pas de l'ordre du désir. C'est de l'ordre du devoir que personne ne vous impose. [...] C'est une chose qui vient de très loin, des profondeurs. On la perçoit de l'intérieur, comme une voix qui est en nous, mais qui n'est pas de nous. On n'a pas le choix. C'est la voix qui nous a choisis²⁶" ».

Il ne partit pas se battre en Israël, car sous la pression des Nations unies, l'Egypte rouvrit à la navigation le détroit de Tiran, vital à l'économie israélienne.

Pendant les trois décennies qui suivront, Malraux ne fera rien d'autre finalement que de tenter d'apporter une réponse à la triple question posée à la Sorbonne, et plus particulièrement aux deux dernières, c'est-à-dire sur ce que l'homme voudra faire et sur ce qu'il croit qu'il est. Et sa réponse fut celle d'un homme assoiffé de justice, de fraternité et de grandeur humaine. Cette réponse fut de poser un nouvel humanisme à la tragique lumière des événements qui venaient de s'abattre sur l'Europe et sur le monde, et qui signifiaient la défaite sans pareille de la pensée occidentale, c'est-à-dire de sa philosophie, de son humanisme hérité des Lumières, et peut-être avant tout de

25. *La Politique, la culture – Discours, articles, entretiens (1925-1975)*, éditions de Janine Mossuz-Laveau, Folio, 1996.

26. *Hommage à André Malraux*, La Nouvelle Revue Française, février 1977.

sa théologie, cette théologie chrétienne qui avait couvert l'Europe depuis près de deux millénaires. En face de cette apocalypse du mal, auquel l'homme occidental donna deux noms : Auschwitz et Hiroshima, Malraux tentait d'apporter une nouvelle réponse à ce désastre de la culture : « L'humanisme, ce n'est pas dire : "Ce que j'ai fait, aucun animal ne l'aurait fait", c'est dire : "Nous avons refusé ce que voulait en nous la bête, et nous voulons retrouver l'homme partout où nous avons trouvé ce qui l'écrase²⁷" ».

La rencontre avec Manès Sperber et l'exaltation d'Israël

Cet humanisme radicalement éthique et métaphysique fit se rencontrer et se lier quarante ans durant André Malraux et Manès Sperber. « Comment expliquez-vous l'effet stérilisant du fascisme sur la création artistique ? » fut la première question de Malraux à l'ancien assistant d'Alfred Adler, ce jour de 1934 qui marqua le début de leur amitié.

Ce devait être en 1950 que Sperber fit lire le manuscrit de *La Baie perdue*, troisième volume de sa trilogie romanesque, à son illustre ami, à l'aura quasi légendaire, qui portait le souvenir de l'épopée indochinoise, de l'Espagne, des chars de 40 puis celui de la Résistance, et le sacre littéraire du prix Goncourt. Après avoir

lu le texte, Malraux considéra le premier chapitre comme un chef-d'œuvre, et convainquit Manès Sperber de le publier séparément. Il avait compris qu'il s'agissait là de « l'un des hauts récits d'Israël ». Ce livre, auquel la préface de Malraux donna une notoriété considérable, publié sous le titre... *Qu'une larme dans l'océan*²⁸, était le seul chapitre de

*Et le buisson devint cendre*²⁹ abordant la question de la résistance juive pendant la guerre, dans un shtetl de Pologne orientale. Que Malraux ait choisi ce récit de Sperber sur un épisode imaginaire – mais peut-être vécu quelque part – relatant l'épopée de la communauté juive de Wołyna, dont une partie refusa de se laisser exterminer, et choisit de résister les armes à la main, suffirait à montrer combien pour lui l'exemple des Juifs est d'abord d'être un peuple qui dit Non à l'opresseur, qui dit Non à la fatalité de la tragédie. Dire Non au destin fut pour l'auteur des *Conquérants* l'un des sens que prenait la transcendance, face à l'absurdité du monde.

En quoi l'histoire juive, jusqu'à la création de l'Etat d'Israël comprise, fascina-t-elle tant André Malraux ? En ce qu'elle incarne « *Cette métamorphose, l'une des plus profondes que puisse créer l'homme, celle d'un destin subi en destin domine*³⁰ ».

C'est pourquoi il écrira dans sa préface à l'album de Nicolas Lazar, *Israël*, dédiée

27. *Écrits sur l'art*, I, *Les Voix du silence*, op. cit., p.899.

28. Calmann-Lévy, 1952

29. Odile Jacob, 1990

30. O.C., t. III, *Antimémoires*, p.8.

à Jenka Sperber, « *les Israélins ne continuent pas les Israélites, ils les métamorphosent* ». Cette métamorphose, les Juifs la doivent, comme chacun sait, à leur opiniâtreté.

« *L'Etat sioniste est né du courage ; sans lui, [...], jamais le sionisme n'eût été arraché à l'utopie* », ajoute-t-il dans ce texte épique. Il voyait dans les combats désespérés des Juifs insurgés du ghetto de Varsovie la continuité d'un courage qui fut incarné tour à tour par Judas Macchabée, Bar Kokhba, Rabbi Akiba. Lisons quelques lignes de sa préface : « *Peut-être Israël fut-il le seul peuple d'Orient qui prit Dieu tout à fait au sérieux. [...]* ». Puis passant à l'Etat juif, il écrit :

« *Cette nation [...] unit aux appels millénaires un rationalisme acharné [...] son peuple ravagé de Dieu l'est à peine moins de la justice, et ne veut pas l'oublier lorsqu'il découvre la raison d'Etat. [...] Il n'y a pas d'Etat d'Israël sans Bible, sans ce que devient la Bible dans une métamorphose qui engage jusqu'au divin³¹* ».

Le 21 juin 1960, cette fois c'est en sa qualité de ministre d'Etat du général de Gaulle que Malraux célébra, à Paris, le centenaire de l'Alliance Israélite Universelle, à la gauche de René Cassin, l'un des pères de la Déclaration universelle des droits de l'homme, président de l'Al-

liance et prix Nobel de la paix. Dans son discours, qui reprenait une partie de la préface au livre *Israël*, publié cinq ans plus tôt, Malraux, découvrant la figure emblématique de Rabbi Yohanan ben Zakkai, exalta en lui celui qui

« *accepta la soumission des Juifs à Rome, à condition que la Tora fût sauvegardée : à ses yeux, l'enseignement assurait, plus sûrement que la révolte, la survie de l'indéracinable peuple qui ne croit qu'aux racines de l'âme. Et l'école fondée par Yohanan à Yavné maintint la Jérusalem pour laquelle Akiba était mort. Pendant des siècles, Israël opta pour Yohanan. La Tradition, on le sait, connaît un seul héros : Judas Macchabée, héros du sacrifice plus que de la révolte* »

tint la Jérusalem pour laquelle Akiba était mort. Pendant des siècles, Israël opta pour Yohanan. La Tradition, on le sait, connaît un seul héros : Judas Macchabée, héros du sacrifice plus que de la révolte ».

Malraux va vite en besogne en faisant de Judas Macchabée le seul héros de la tradition d'Israël, laissant pour compte les héroïques prophètes d'Israël que furent Moïse, Gédéon, Jephthé, Déborah, Samuel, David et Salomon, et d'autres encore. Tous ces hérauts du Dieu Un, « *n'ont-ils pas plus d'ampleur, davantage de résonance ? Leur gloire est plus chargée de pathétique humain et de signification religieuse³²* » que celle de Judas Macchabée. On peut s'étonner de la manière expéditive dont Malraux fait de Judas Macchabée le seul héros de la tradition juive.

³¹. *Israël*, op. cit.

³². Lettre inédite de Jean Grosjean à l'auteur.

Et il continua son discours en disant « *Nulle chanson de geste n'accompagne la Tradition d'Israël. D'où l'on concluait que le courage lui était étranger ; mais absence de courage, en Occident, suggère faiblesse, et les Israélites ont survécu à tous les empires qui les ont asservis. Une vertu différente du courage militaire, mais non moins efficace, entrait donc en jeu* ». Comment l'écrivain épique a-t-il pu oublier le cantique de Déborah, l'une des plus hautes pages de chanson de geste de la littérature hébraïque ? Mais comme si de rien n'était, il continuait sur sa lancée :

« Les historiens découvraient que ces communautés sans soldats n'étaient pas sans martyrs ; et que si l'on distinguait mal ceux-ci, c'est que trop de victimes les cachaient. Le martyre n'était pas absurde, parce que les martyrs témoignaient pour Dieu ; le courage militaire était absurde, parce que la dernière victoire ne dépendait que de Dieu. La seule valeur suprême était l'esprit ».

Après quoi, Malraux rendit un superbe hommage au « *peuple de paysans-soldats de l'Etat juif* ». La prosopopée finale du discours s'achève sur la surrection de l'Etat d'Israël que viennent apporter sur leur plateau de bronze « *les humbles maîtres* » de l'Alliance, « *du Maroc à Samarkand* ».

À travers ce discours, André Malraux entendait valoriser le judaïsme oriental, lui rendre hommage et le sortir des catacombes dans lesquelles il avait été placé.

Il semblait relégué très loin derrière les communautés ashkénazes, très majoritairement décimées par la Shoah, et dont les figures de proue avaient presque toutes pu fuir avant qu'il ne soit trop tard, soit aux Etats-Unis, soit en Israël. Sans nul doute Malraux était-il lui-même plus proche des ashkénazes, tous ses amis juifs l'étant depuis d'ailleurs Clara, sa première femme : Manès et Jenka Sperber, Chagall, Ilya Ehrenbourg, Roman Kacew (alias Romain Gary), Roger Stéphane.

Ce 21 juin 1960, s'il n'eut qu'une parole pour signifier qu'il n'oubliait pas les martyrs de la Shoah, c'était d'abord parce que l'Alliance ne concernait pas les Juifs d'Europe. C'était ensuite pour rappeler qu'il restait encore, en ce temps-là, un nombre important de Juifs dans les pays d'islam, de Samarkand au Caire et de Damas à Marrakech. « *Et qui songerait à les abandonner ?* », s'exclama Malraux, dans son discours devant les représentants du judaïsme français et ceux de l'Alliance israélite universelle, en poste dans de nombreux pays du Moyen-Orient.

Que ce fût André Malraux, en cette solennelle journée, qui le proclama en son propre nom autant qu'en celui du président de la République française, était d'une importance indéniable, même si nombre de participants n'en prirent pas la mesure ou, mieux, ne l'entendirent même pas. Mais après la guerre des Six jours, comme après la conférence de presse de novembre 1967 où de Gaulle

qualifia Israël de « *peuple d'élite, sûr de lui et dominateur, et dévoré d'une brûlante ambition de conquête* », et pour nous qui sommes « vivants aujourd'hui », comme le dit Moïse à la fin du Deutéronome, relire ces paroles, c'est aussi ne pouvoir mettre en doute le salut fraternel de l'homme d'action, de l'écrivain et du ministre d'État André Malraux envers les communautés juives séfarades. Ce sont elles qu'il faisait parler quand, dans sa prosopopée finale, il scandait « *nous sommes la piétaille du sacrifice* »...

On retrouve dans ce texte la pensée de Manès Sperber, qui sut transmettre à Malraux l'une des pages les plus hautes de l'épopée juive depuis trois mille ans, à savoir la victoire de rabbi Yohanan sur l'envahisseur romain. Beaucoup de Juifs la comprenaient sans toujours être capables de l'exprimer. Être capable de vivre sans le Temple, c'était du même coup être capable de renoncer « *aux restes camouflés du culte païen, au Temple et à ces prêtres, ces intermédiaires professionnels devenus cupides et avides de pouvoir*³³ ».

Mais c'était également la *victoire* du Talmud sur le Temple, or le Talmud et son enseignement fondamental, quinze siècles durant, dans l'ensemble des communautés dispersées de par le monde, ont été ce sans quoi les Juifs auraient disparu aujourd'hui de l'histoire. C'est précisément cela que Sperber a transmis à Malraux : « *Le judaïsme a été sauvé parce qu'il n'était désormais lié à aucun lieu et à aucune institution, parce qu'il n'était plus*

*attaché à rien qui pût être perdu*³⁴ ».

Les deux hommes se rejoignaient sur la même conception de l'essence juive, de son génie irrépressible, qui avait impliqué la prévalence de l'étude et de l'enseignement sur le sacré, à l'époque romaine, et dix-sept siècles plus tard, au moment de la Shoah, celle de la lutte armée désespérée plutôt que la confiance dans l'étude et en un Dieu entré dans la tragique mutité de son absence.

Trois ans auparavant, en 1957, paraît le premier tome de *La Métamorphose des dieux*, à la suite duquel de Gaulle lui écrivait : « *Mon cher ami, Je vous suis, pour ce qui me concerne, profondément reconnaissant d'avoir écrit "La métamorphose des Dieux". Car j'y ai senti, mieux encore peut-être que dans vos autres ouvrages, ce souffle à quoi rien vraiment ne se compare et qui est le vôtre, André Malraux. Grâce à vous, que de choses j'ai vues – ou cru voir, qu'autrement je devrais mourir sans avoir discernées. Or, ce sont justement, de toutes les choses, celles qui en valent le plus la peine*³⁵ ». Dans cette fresque consacrée à la stupéfiante mutation du divin en art depuis la haute Egypte jusqu'à la chrétienté médiévale, Malraux en vient à parler de l'antijudaïsme de Louis IX, passage qu'il importe de citer ici :

« *Déjà, l'antisémitisme de saint Louis fait rêver. L'Eglise n'était pas antisémite : pour elle, le destin du peuple*

³³. *Être Juif*, op. cit.

³⁴. *Ibid.*

³⁵. Cf. Cahier André Malraux, l'Herne, op. cit.

d'Israël appartenait de toute évidence au mystère. Lors de la première croisade, les évêques des diocèses du Rhin avaient protégé les Juifs contre les chevaliers brigands³⁶ ».

Ce texte est particulièrement intéressant à analyser parce que dans un premier temps, Malraux s'interroge sur l'antisémitisme du roi de France avant d'en prendre le contrepoids : « *L'Eglise n'était pas antisémite* ». Cette assertion est globalement fausse, même si elle se réfère à ces évêques protecteurs des communautés juives du Rhin. Le noble Bernard de Clairvaux surtout protégea les Juifs contre les croisés. Mais il semble clair ici pour le moins, que Malraux entrevoit l'antisémitisme comme une impossibilité foncière de la part de l'Église. On ne peut pas être chrétien et antisémite à la fois. Il y a là une antinomie irréductible, qui s'oppose à la raison pure.

Le prix de Jérusalem et la rencontre avec Claude Vigée

Le non voyage d'André Malraux en Israël reste une question jamais résolue et même de plus en plus opaque. La rumeur de son passage n'a jamais cessé. J'en veux pour preuve cet entrefilet paru dans *Le Monde*, le 9 avril 1966 : « *La visite de M. André Malraux en Israël*. – Diverses manifestations culturelles

seront organisées vers la fin du mois de mai à l'occasion de la visite en Israël de M. André Malraux, ministre d'État chargé des affaires culturelles, annonce un communiqué du ministère israélien des affaires étrangères. Le communiqué ajoute que M. Walter Eytan, ambassadeur d'Israël à Paris, est rentré mercredi soir à Jérusalem pour préparer la prochaine visite du ministre français ». Abba Eban, ministre israélien des Affaires étrangères, avait lui-même déclaré quelques semaines plus tôt à la presse (*Le Monde*, 25 mars) qu'« **Israël attendait avec "une vive impatience" la visite de M. André Malraux et qu'il lui réservera l'accueil "le plus chaleureusement amical"** ».

C'est pourtant, comme un fait du destin, au printemps de cette année, que son état de santé – dû probablement au début du traitement de son psychiatre, le docteur Bertagna – obligea Malraux à interrompre ses fonctions ministérielles deux mois durant. Le général de Gaulle mit alors à sa disposition le Pavillon de Marly.

Un témoin essentiel du tournant des relations diplomatiques entre la France et Israël avec la guerre des Six jours, est le poète Claude Vigée, qui nous a récemment rappelé ses contacts avec Malraux entre l'automne 1966 et la fin du printemps 1967. Claude Vigée était depuis six ans professeur de l'Université Hé-

³⁶. Ecrits sur l'art II, *La Métamorphose des dieux*, op. cit.

braïque de Jérusalem et se trouva être le seul francophone du jury du prix de Jérusalem, la plus haute distinction littéraire de l'État juif. C'est à ce moment-là qu'il fut envoyé « en ambassade » auprès du ministre d'État chargé des affaires culturelles pour lui transmettre la décision de l'université Hébraïque et de l'Institut Bialik. Dans son bureau de la rue de Valois, Malraux reçoit Claude Vigée et lui donne son accord de principe pour ce prix. Les deux écrivains se connaissaient déjà pour s'être rencontrés à Boulogne, en 1957 ou 1958, au domicile d'André et Madeleine Malraux. Ce fut lors de leur dernière ou pénultième rencontre, au premier semestre

1967, après la sortie des *Antimémoires*, que Vigée reçoit ce message de Malraux, qui était *de facto* un message de Gaulle à l'adresse d'Abba Eban, ministre israélien des Affaires étrangères : « *La France ne laissera pas Israël désarmé, les mains nues devant ses ennemis* ». C'était sans compter avec la guerre des Six jours et l'embargo décreté par de Gaulle. Dans la lettre qu'il lui adressait le 29 mai suivant, soit une semaine exactement avant le déclenchement de la guerre des Six-jours, Malraux écrit à Claude Vigée ces mots incroyables : « *En principe, je serai en Israël le 26 juin*³⁷ ».

Claude Vigée me dire, avec son humour non dénué d'une ironie presque affectueuse à l'égard de Malraux : « *Dieu l'en a empêché* ». Dieu, c'est-à-dire de

Gaulle. Ce qui est d'autant plus drôle, quand on connaît les raisons invoquées et évoquées par Malraux pour expliquer son impossibilité de se rendre en Israël, c'est-à-dire pour lui, à Jérusalem. Vigée subodore parfaitement les raisons de l'écrivain-ministre. Mais nous y reviendrons.

Les réalités politiques eurent donc le dessus sur le fraternel élan qui poussait Malraux vers le jeune État juif. La dure réalité politique conduisit en conséquence l'anticolonialiste intrépide, l'ancien membre fondateur de la Ligue mondiale contre l'antisémitisme, à s'enfoncer

dans le silence au lendemain de la Guerre des Six jours, ce qui veut dire au lendemain de l'embargo sur les armes, en juin 1967,

et plus encore au lendemain de la conférence de presse du général de Gaulle du 27 novembre 1967, au cours de laquelle celui-ci crée le scandale en affirmant qu'Israël est un « *peuple d'élite, sûr de lui et dominateur* ».

Mais, comme toujours, les choses ne sont pas si simples. Shimon Pérès, dans un documentaire consacré au 40^e anniversaire de la guerre des Six jours, a rapporté cette parole de Malraux, pour le moins étrange dans cet imbroglio : « *Si j'étais jeune, je m'enrôlerais dans l'armée israélienne*³⁸ ».

Alain Malraux apporte un témoignage

“ **« La France ne laissera pas Israël désarmé, les mains nues devant ses ennemis » ”**

³⁷. Correspondance inédite Claude Vigée, que le poète a bien voulu me communiquer.

³⁸. « La Guerre des Six-Jours », documentaire de Marcus Segal, juin 2007, Chaîne Histoire.

important sur l'amitié réelle de son oncle envers le jeune Etat juif et évoque son silence de 1967 : « *Auparavant il m'avait dit toute la sympathie qu'il éprouvait pour Israël et plusieurs de ses leaders : Ben Gourion, Golda Meir et le général Dayan qui lui avait beaucoup plu. [...] Nul doute que les sentiments de Malraux étaient plus favorables [à Israël] qu'au camp arabe. Pourtant, il avalisa la prise de position du Général, du moins par son silence. Cependant, là ne fut pas le plus surprenant. Ce fut que ni de Gaulle, ni lui ne purent se voir dans la situation israélienne : en effet peut-on imaginer ces deux grands hommes attendant (comme pendant la Drôle-de-Guerre) que l'encerclement ennemi de notre armée fût complet, sans broncher, et suspendus aux conseils de prudence d'un chef d'Etat étranger³⁹ ? ».*

Oui, comment comprendre, comment expliquer que Malraux n'eut pas un mot – en privé tout au moins – pour réaffirmer à ce moment crucial sa fidélité à l'Etat juif ? Interrogeons-nous sur son silence. A tant d'occasions, il montra que l'on pouvait avoir deux fidélités, l'une parfois opposée à l'autre. Florence Malraux me confia que son père était bien embarrassé par les paroles de de Gaulle, avant d'ajouter qu'il avait deux fidélités : l'Espagne et Israël.

Que Florence Malraux soit aussi la fille de Clara, dont nous connaissons les liens qui la rattachaient à ses racines juives et à l'Etat hébreu, ne peut qu'attester doublement la véracité de son propos. Jean-Paul

Enthoven m'a dit un jour quelque chose comme : « *Le lien de Malraux avec les Juifs, c'est Florence* ». Pourtant, ce n'est pas tout. À ce silence, que tous ont retenu, Malraux répondit à sa façon par le seul acte qui était encore à sa portée. Il permit que se tienne à Paris, au Petit-Palais, de mai à septembre 1968, la première exposition d'art juif, qui eut lieu sous la V^e République, et sans doute depuis bien plus longtemps, sous le titre *Israël à travers les âges*. C'est lui-même qui en présidait le Comité d'honneur pour la partie française, aux côtés de Kadich Louz, président de la Knesset, pour la partie israélienne. Abba Eban était, à cette époque, le ministre des Affaires étrangères d'Israël, et membre du même comité d'honneur. Personne n'a jamais mentionné ce fait d'une réelle importance et d'une puissance symbolique incontestable, sauf pour ceux qui, par avance et toujours contestent tout⁴⁰. Cette exposition était de toute évidence une manière, pour la France, de marquer le XX^e anniversaire de la fondation de l'État d'Israël, mais le nom d'André Malraux en tête du comité d'honneur signifiait fortement les liens, qui, malgré tout, se maintenaient entre les deux pays.

Les dernières années

En 1970, Malraux sortit de son silence sur Israël, lorsque le journaliste Pierre Galante eut le mérite d'être le premier à l'interroger sur la question. L'auteur des *Antimémoires* lui fit part alors de son

³⁹. *Les Marronniers de Boulogne*, Plon, Paris, 1978.

⁴⁰. Je dois moi-même à mon ami Jean-Claude Noël d'avoir eu connaissance et de cette exposition et de son catalogue.

inquiétude en affirmant que « *provisoirement, le problème est presque insoluble* ». Nous n'étions pas tellement avancés. Mais en 1974, pendant qu'il écrivait ses *Hôtes de passage*, il a tenu à revenir à la question du sionisme, manière aussi

de faire le point sur quelque chose qui, visiblement, lui importait. Voulait-il réparer son incompréhensible silence de 1967 ? Le fait est qu'il exhuma du fond de sa mémoire ce Juif iranien rencontré sans doute à Téhéran dans les années 30, auquel il consacra *La Suite persane*, récit ajouté aux *Noyers de l'Altenburg* : « *Saïdi, c'était déjà un sioniste : courage et efficacité* ».

À Olivier Todd, en 1974, il dut s'expliquer sur sa conception du sionisme. Pour la première et la dernière fois, marquant la différence entre sa position et celle de Gaulle par rapport à Israël.

« Le problème d'Israël ne s'est jamais trouvé dans mes attributions. Il n'a jamais été réellement discuté en Conseil des ministres. J'aurais été bien plus pro-israélien que le général de Gaulle, mais je n'étais pas contre son désir d'établir de bons rapports avec les Arabes pour une médiation possible. Ma position pour Israël était évidente mais elle n'était pas anti-arabe. [...] La phrase des "Antimémoires" c'est autre chose : il s'agit d'un Juif iranien. Or, en Iran, quand j'y suis allé pour la première fois, vers 1929, lorsqu'on

“ « J'aurais été bien plus pro-israélien que le général de Gaulle » ”

tuaient un israélite, on payait encore la rançon en argent noir, en bronze, pour montrer que ce n'était pas une vraie vie humaine. Alors les gens qui venaient de là, qui montraient du courage et de l'efficacité, c'était fort bien. C'est cela que j'ai voulu dire avec "sioniste". Mais à cette époque, il n'y avait pas encore de sionistes. Le fils de ce Juif iranien est sûrement dans l'armée israélienne⁴¹ ».

Ce passage lumineux montre bien en quoi la position de Malraux divergeait de celle de l'homme du 18 juin, elle montre surtout l'admiration qu'il portait à Israël et aux Juifs qui incarnèrent le sionisme.

C'est dans la fidélité à cette logique, indiscutablement pro-sioniste, qu'il aborda pour la dernière fois de manière aussi approfondie la question du conflit israélo-palestinien, quelques semaines auparavant, au micro de RTL, alors qu'il était rédacteur en chef du « Journal inattendu », à l'invitation de Julien Besançon. Il rappela d'abord que la Palestine était sous la domination de l'empire ottoman jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale. A la suite de quoi, elle passa sous mandat britannique. C'est précisément à cette époque que l'empire britannique décida de permettre aux Juifs de créer le « foyer national juif », que Theodor Herzl avait appelé de ses vœux et de son combat, dès le premier Congrès sioniste mondial, à Bâle, en 1897. Malraux a ses mots inoubliables pour des oreilles

41. *Le Nouvel Observateur*, avril 1975.

juives, lorsqu'il rappelait : « *De toute évidence, celle-là était la meilleure, c'était ce que les Israélites préféraient et pour des raisons qu'on ne peut absolument que saluer, parce que, il est bien entendu que quand on a été le peuple de la Bible, on a plus envie de revenir à Jérusalem que d'aller dans l'Ouganda*

⁴² ». Malraux conclut cette déclaration sur Israël de façon prémonitoire :

« *Maintenant, si nous résumons, nous aboutirons à ceci : on est en train de brandir des sabres au Golan. On va tuer ou ne pas tuer un certain nombre de malheureux. Tout ça est, je l'ai dit tout à l'heure, un spectacle de marionnettes tragiques, car il n'y a pas de solution et nous aurons pendant un certain nombre d'années le problème du Moyen-Orient avec la même puissance dramatique que nous aurons eue dans le problème balkanique, qui n'a pas été résolu et qui, d'ailleurs, ne l'est pas encore.*

Là où nous en sommes de notre réflexion, posons la question de l'art, si capitale pour Malraux. Pour avoir approfondi et enseigné depuis quarante ans sa pensée sur l'art, magistrale, il n'en reste pas moins qu'un profond désaccord s'est maintenu et même accru de ma part sur la plus contestable et paradoxale de ses paroles. Il terminait une conférence sur l'art, à Tokyo en mai 1974, à l'occasion de son ultime voyage au Japon autour du tout dernier déplacement de la Joconde,

ainsi : « *Il y eut à Nara un peuple plus bouddhiste que celui qui priait dans les temples, et ce fut le peuple des statues* ».

Pour le poète catholique Jean Grosjean, il n'y a pas de doute, cette parole est un dérapage de la part de Malraux : « *Ces statues qui vaudraient mieux que les humains alors qu'elles sont des mensonges qui font croire à une présence*

⁴³ ». Pour autant, on peut ne pas partager non plus la contradiction soulevée par le poète. Non, les statues ne sont pas des mensonges « *qui nous font croire à une présence* », car le dire des statues nous pousserait, selon toute logique, à le dire de la musique, de la littérature, de la peinture, de toute forme d'art. Pourquoi pas alors de l'Ecriture elle-même ? Ceux qui sont ouverts à l'art savent bien qu'il y a une présence dans toute œuvre d'art véritable et que cette présence transcende la mort. Malraux disait que la seule chose qui survive à la mort des civilisations était l'art, à travers une métamorphose.

Mais revenons à son hyperbole écrite à l'origine à propos des chrétiens, dans *Les Voix du silence* : « *Il n'y eut jamais sur terre qu'un seul peuple sans péché, et ce fut un peuple de statues* ». Il n'eût pu l'utiliser pour les juifs, non pas tant pour l'interdit de la représentation que pour une raison évidente : au-delà du paradoxe et de l'hyperbole qu'il y a à dire qu'un peuple de statues est plus bouddhiste ou plus chrétien que celui qui prie dans les temples ou les églises, aucun peuple

⁴². 9 mars 1974.

⁴³. Lettre à l'auteur du 5 janvier 1998.

ne peut être plus juif que le peuple juif lui-même, même par métaphore. Quoi qu'il en soit, il eut été plus juste et plus beau d'écrire, comme Rabbi Na'hman de Bratslav, ce géant de la pensée hassidique, souvent comparé à Kafka : « *Il y a des pierres comme les âmes*⁴⁴ ».

À vrai dire, nous savons qu'il y aussi des âmes comme des pierres.

En creusant encore l'énigmatique parole, n'y décelons-nous pas une autre signification, qui n'a, semble-t-il, pas encore donné à penser, et qui est pourtant d'une importance considérable,

à savoir que, dans les camps nazis, « *pour la première fois, l'homme a donné des leçons à l'enfer* ». Ce que Malraux voulait peut-être signifier de plus profond, c'est qu'il n'est plus vrai que les pierres les plus saintes sont moins saintes que les hommes les plus imparfaits. Nous savons, aujourd'hui, qu'il y a des pierres qui valent plus que certains hommes ou certaines femmes.

Le peuple juif est bien le seul peuple sans art qui fascina Malraux, à partir de critères seulement moraux, philosophiques, tels que les incarnent la Torah et le Talmud. De toutes les civilisations qu'il admirait, que ce soit la chinoise, l'indienne, l'égyptienne, la grecque, la cambodgienne, la précolombienne, l'islamique, la chrétienne, pas une qui n'ait eu un art très puissant. Deuxième point essentiel

pour Malraux : Israël fut – cette fois avec la Grèce – la seule civilisation à avoir formé l'Occident, et qui n'ait pas eu de rôle capital dans l'histoire du monde, sauf dans l'histoire de l'esprit et dans l'histoire religieuse de l'humanité. On ne voit d'ailleurs pas très bien ce qu'il entendait par là.

Jusqu'au bout, l'Etat d'Israël demeura pour lui l'exemple d'un peuple bâtisseur d'une nation, puisqu'il dit à Olivier Germain-Thomas en 1975 : « *Participer à la nation devient de plus en plus rare en Occident [...] Je n'en vois plus d'exemple incontestable qu'en Chine et en Israël*⁴⁵ ». Sans que l'on voie bien où il voulait en venir.

À l'opposé, l'antisionisme, comme nous l'avons vu, et l'antisémitisme firent toujours horreur à Malraux, qui évoqua, à la même époque à Frédéric Grover, celui, pathologique, dont Céline fit preuve avant, pendant et après la guerre :

« *Il me semble qu'un psychiatre intelligent [...] dirait que nous avons affaire à une névrose. La névrose se définit par le développement de fantômes. L'antisémitisme est un de ces fantômes. Il n'a cessé de proliférer comme un cancer. A la fin, l'antisémitisme chez Céline n'a aucun caractère rationnel, c'est une crise*⁴⁶ ».

C'est au début de cette dernière décen-

44. Cité par Nelly Sachs en exergue de son poème « A vous qui construisez la nouvelle maison », in *Eclipse d'étoile*, trad. de l'allemand par Mireille Gansel, Verdier, 1999.

45. Cf. Cahier André Malraux, op. cit

nie, dont Malraux ne devait pas voir le terme, qu'il s'enthousiasma pour la traduction saisissante qu'André Chouraqui, poète, écrivain et traducteur émérite de l'hébreu mais également de l'arabe classique et, par ailleurs, maire-adjoint de Jérusalem pour la culture et les questions religieuses, donnait de la Bible, livre après livre, sur une dizaine d'années. Inoculant à notre langue un substrat fortement hébraïque, jamais encore utilisé en français, et peut-être dans aucune langue au même degré, Chouraqui réussit cet exploit de restituer l'ensemble des deux Testaments tantôt dans une prose, tantôt dans une poésie, inconnues des lecteurs, qui permirent, pour la première fois, à un non hébreïsant d'avoir une idée, une intonation, un écho en tout cas, de la syntaxe et de la musicalité hébraïques. Chouraqui admire Malraux depuis des années et lui adresse ses premiers volumes, publiés alors chez Desclée de Brouwer, enrichis d'envois comme cet exemplaire du Livre de *IYOV – Job*, en 1974 : « Pour André Malraux, cette première "Condition humaine" pensée à l'âge de bronze, à lui dont la voix ne cesse d'appeler notre âge, en reconnaissant hommage, André Chouraqui ».

Malraux répondait à son premier envoi en lui disant que son entreprise de traduction était une « *grandiose aventure de l'esprit* ». Écrivant *L'Homme précaire et la littérature*, son livre posthume, entre 1975 et 1976, l'écrivain rendit un dernier

hommage appuyé au poète André Chouraqui : « *Les hymnes védiques auraient-elles pu devenir des œuvres d'art, présentes pour nous de la même façon que les statues de Chartres ? On y pense, lorsqu'un traducteur de talent, archaïsant systématiquement sa traduction, fait de quelques passages des Prophètes, des versets claudéliens*

⁴⁷

». En 1976, un quotidien français signalait, dans une dépêche jamais reprise par aucun biographe, car peut-être rendue invisible par quelque mystérieux hasard, que l'Université hébraïque de Jérusalem avait – ou aurait – décidé de conférer le titre de docteur *honoris causa* à André

“ « L'antisionisme,
et l'antisémitisme
firent toujours
horreur à Malraux. » ”

Malraux en même temps qu'à Marc Chagall. André Chouraqui avait-il appuyé le choix de l'Université ? Qu'il ait lui-même rêvé accueillir Malraux à Jérusalem ne fait pas l'ombre d'un doute. Quoi qu'il en soit, on rêve, et je rêve moi aussi à ce qu'eût été ce voyage inaccompli de l'illustre compagnon de route du peuple juif, en Israël, sa réception dans la première université et la plus illustre d'Israël. Et j'entends une voix qui vient du plus profond de l'âme et qui dit : « *En recevant ce doctorat après celui d'Oxford et celui de l'université sanskrite de Bénarès, et le recevant de vous, Monsieur le président de la République, je veux dire à Israël que je le tiens pour un honneur*

⁴⁸

46. Six entretiens sur la littérature, Foliodées/Gallimard.

47. OC VI, op. cit., 2010.

48. Je reprends ici la fin de son discours pour la réception du doctorat h. c. de Rajshahi, en substituant simplement Israël à Bangladesh.

les mains du président de la République, Justice Abu Sayeed Chowdhury, le 22 avril 1973.

Que Malraux n'ait donc jamais accompli ce voyage, ce quasi-pèlerinage, en Israël, à Jérusalem, lui l'agnostique, restera un mystère. Mais le mystère le plus profond est encore cet argument qui semblait le lier au christianisme, mais chrétien, il ne l'était plus – de foi. En juin 1973, il expliquait très sérieusement à Guy Suarès la raison de cette impossibilité :

« Je ne suis jamais allé à Jérusalem, je n'ai aucunement la foi, mais je trouve que Jérusalem n'est pas un lieu de tourisme. L'idée qu'on va se promener au jardin des Oliviers me fait horreur. On va à Jérusalem en pèlerinage, ou on n'y va pas⁴⁹. »

Dans ces lignes, l'écrivain ne s'interroge pas du tout sur le lien que les Juifs peuvent avoir avec Jérusalem, mais il rejoint néanmoins complètement le commandement biblique selon lequel tout Juif est tenu de monter au moins trois fois par an à Jérusalem, pour les fêtes de pèlerinage. On n'arpente pas plus en touriste l'esplanade du *Kotel*, le mur occidental, dernier vestige du Temple, détruit en 70 par Titus, que le *Yad Vashem*, mémorial de la Shoah, ou que tant d'autres lieux de Jérusalem. Déjà le Père Pierre Bockel, qui fut l'aumônier de la brigade Alsace-Lorraine, avait à maintes

reprises demandé à l'ancien colonel Berger (nom que l'écrivain prit dans la Résistance), de l'accompagner dans l'un de ses nombreux pèlerinages en Terre sainte. En vain.

Après le témoignage que m'a confié Claude Vigée, à mon retour, en juin 2007, de Jérusalem, peut-on encore tout à fait prendre au sérieux ce noble argument christique comme étant la véritable raison à ce non-voyage ? Pour ma part, s'il me semblait plausible jusqu'à la veille de mon premier retour en Israël après dix ans d'absence, il me semble désormais fallacieux. Comment, après ce refus de 1967, Malraux eût-il pu sans un certain embarras accomplir ce voyage-pèlerinage devenu quasiment impossible ?

Dans les *Antimémoires*, il évoque Jérusalem à propos du roi Salomon :

« Depuis des années, Salomon avait fui Jérusalem. Asservis au sceau dont le dernier caractère ne peut être lu que par les morts, ses démons l'avaient fui à travers le désert. Et dans une vallée de Saba, le roi qui avait écrit le plus grand poème du désespoir, regardait, mains croisées sous le menton et appuyées sur le haut bâton de voyage, les démons qui depuis tant d'années élevaient le palais de la reine⁵⁰ ».

Malraux n'avait pas une vision banale, c'est-à-dire vulgaire au sens étymolo-

49. Malraux, *celui qui vient*, éd. Stock, Paris, 1974, entretien du 10 juin 1973.

50. O.C., t. III, *Antimémoires*, p.62.

gique, de Jérusalem et sa haute conception de la transcendance – devenue la meilleure réponse à cet impossible voyage – lui faisait rejoindre, sans le savoir, la vision juive du pèlerinage. Il n'en demeure pas moins qu'une rencontre aura été manquée à jamais entre l'écrivain et l'homme d'action, je veux dire entre André Malraux et la « capitale éternelle de l'État d'Israël », Jérusalem.

Jérusalem qui n'en est pas moins la capitale revendiquée par l'État palestinien à naître et, quoi qu'il en soit, la capitale ou la Ville éternelle des trois religions du Livre : judaïsme, christianisme et islam. L'homme du dialogue des cultures a certainement manqué là sa rencontre avec la capitale spirituelle du monde.

3

L'ÉCRIVAIN FACE À LA BIBLE

Lorsque Malraux entreprit l'écriture des *Antimémoires* en 1965, sur le paquebot *Cambodge*, qui le ramenait en Asie au temps de sa grande dépression qui suivait la mort accidentelle de ses deux fils, en 1961, l'écrivain-ministre retrouva le souffle, qui ne l'avait jamais vraiment abandonné, et tout naturellement dans ses chapitres sur la Résistance et la guerre puis sur l'Inde son inclination rappela à lui maints textes saints.

Enfin, dans ses huit dernières années, 1968-1976, Malraux parla à maintes reprises de la Bible, des Sutras, de la Bhagavad Gita et dans ses livres jusqu'à son opus posthume *L'Homme précaire et la littérature*, mais aussi à l'oral, notamment lors de son voyage en Inde, au Bangladesh et au Népal, en 1973. Dans *L'Homme précaire*, il voulut appliquer le principe de la métamorphose, qu'il n'avait utilisé que pour parler de l'art, aux chefs-d'œuvre de la littérature essentiellement européenne.

Il avait de la Bible une connaissance singulière. S'il avait un penchant pour les évangiles, dû à la fois à ses jeunes années ainsi qu'au génie chrétien qu'il cé-

lébra tant, il n'en connaissait pas moins le premier Testament, qu'il cite souvent surtout dans ses livres sur l'art. Les prophètes d'Israël, tout comme Job, ont une place de choix dans son œuvre. En

revanche, le Pentateuque lui était beaucoup moins familier. Était-ce dû à tout ce halo prescriptif qui accompagne la Torah (la

Loi de Moïse), éponyme des cinq premiers livres de la Bible hébraïque, qui lui était de toute évidence moins proche, en raison non pas de la dualité radicale de l'enseignement paulinien entre la Loi et l'Amour, mais de celle, certes moins théologique mais peut-être plus forte, de Jean l'Évangéliste ?

Reprendons les textes essentiels par le début, c'est à dire par *La Métamorphose des dieux* I. La première occurrence du Nouveau Testament donne déjà dans le théologique, disons dans la métaphysique – pas dans le sens nauséabond où Heidegger employait le terme dans les *Cahiers noirs* – au début du chapitre central sur « La foi » : « *L'Ancien testament avait révélé l'alliance du Dieu de Moïse avec Israël ; le Nouveau révèle l'alliance du Dieu de saint Jean avec la chrétienté. Le chrétien communie avec Dieu par sa foi*

dans le Christ » (p.144) Malraux aurait pu ajouter : comme le juif communie avec Dieu par sa foi dans la Torah. Mais au sous-chapitre II, l'écrivain a une parole à la forte valeur ajoutée théologique : « *Les préfigures relient moins l'Ancien Testament au Nouveau que le Nouveau à l'Ancien* ». Combien peu d'auteurs chrétiens ou inspirés par le christianisme ont-ils reconnu cette simple réalité théologique. Que la Bible hébraïque n'ait pas besoin des Evangiles, tout juif le sait et de plus en plus de chrétiens en sont conscients, mais que Malraux touche à cette réalité-là est un fait important.

Malraux n'ignore pas que la Grâce est aussi une valeur fondamentale du judaïsme. Il écrit : « *Le terme "amour paternel" exprime dérisoirement le "hessed" hébreu, dont la traduction la plus approchée serait la Grâce. L'amour de Dieu pour les hommes était paternel en ce que Dieu le portait en lui comme le père idéal porte l'amour pour son enfant, en ce qu'il faisait partie de sa nature*⁵¹ [...] ».

Hessed est la quatrième des dix séphirot (degrés) qui composent dans la Kabbale l'arbre séphirotique. Elle signifie l'amour du Très-Haut pour son peuple et l'humanité, ainsi que la grâce. Osée (2,21) écrit dans sa prosopopée divine : « *Je te fiancerais dans l'amour (Hessed)* ».

Sa proximité avec Jean l'Evangéliste vient de loin. A Jean Lacouture qui l'interrogeait le 29 janvier 1973, il répondit : « *L'homme à qui nous devons le Christ, sans*

*lequel la figure de Jésus ne pourrait être déchiffrée, l'homme par qui nous savons que "Dieu est amour". On en fait maintenant des papillotes, mais en ce temps-là, c'était plutôt nouveau... ! Vous savez que, capturé dans le Lot à la fin de juillet 1944, c'est saint Jean que j'ai voulu lire et que j'ai demandé à la Supérieure du couvent où nous faisions halte pour la nuit. Eh bien, ça n'a pas marché ! Je n'étais pas Dostoïevski... Je n'ai rien reçu là, au-delà de la lecture d'un beau texte. Ce que j'espérais ne s'est pas produit – bien que je m'attendisse à être fusillé d'un instant à l'autre*⁵² ! ».

Ouvrons ici les *Antimémoires*.

« *Je m'étais parfois demandé ce que devenait l'Evangile en face de la mort. [...] Mais ce n'était pas devant la mort, que j'avais rencontré saint Jean. C'était à Ephèse, et surtout dans le monde byzantin et slave qui avait vénéré son tombeau à l'égal de celui du Christ. Ma mémoire conservait de Jésus, à travers lui, une image assez complexe : convaincante et proche comme celle de saint François d'Assise, mais dans les limbes de ce texte où Jean se désigne seulement par : "Celui que Jésus aimait". Je me souvenais des marchands de pigeons chassé du temple, et de certaines phrases qui faisaient de l'Evangile une psalmodie : "... parce que son heure n'était pas encore venue...", "Un démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles ?" et du ton nocturne*

⁵¹. La Métamorphose des dieux I, 1957, p.224. Ecrits sur l'art, I, Œuvres Complètes, t. IV, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2004, p. 279 (désormais cité OC V).

⁵². Jean Lacouture, *Malraux, Une vie dans le siècle*, Points Seuil.

de "Père, délivre-moi de cette heure..." [...].

« Le génie chrétien, c'était d'avoir proclamé que la voie du plus profond mystère est celle de l'amour. Un amour qui ne se limite pas au sentiment des hommes, mais le transcende comme l'âme du monde, plus puissant que la justice (...). Seul devant la mort, je rencontrais cette Assistance millénaire qui avait enveloppé tant de désespoirs comme le Jugement roulerait tant de sépulcres, "Seigneur assistez-nous dans notre agonie..." Mais la foi, c'est croire ; j'admirais la rumeur chrétienne qui avait couvert cette terre sur laquelle je serais sans doute bientôt couché – je ne la croyais pas. Le souvenir de saint Jean est plus fort contre le malheur que sa présence contre la mort⁵³ ».

Page magistrale où Malraux, cet « agnostique comblé de grâce », montre que l'essentiel de la théologie chrétienne et plus spécifiquement catholique et orthodoxe est tirée de l'Evangile de Jean. Personne sans doute, avant lui, n'avait dit avec cette force de concision : « Dieu est amour ». C'est la conjugaison de cette révélation faite aux *Goïm*, aux nations, par Paul de Tarse, en même temps que la conversion de Rome qui va faire la fortune du christianisme. Ce sentiment invincible est déjà dans le judaïsme. Que dit d'autre le *Cantique des cantiques* et

combien de pages d'Isaïe, de Jérémie et de David notamment ? Mais dans l'idée d'incarnation, un élément à la fois mystique et historique joue, auquel Malraux attache de l'importance.

La pénétration avec laquelle Malraux comprend les grands livres et les grands personnages de la Bible hébraïque comme de l'Evangile le confondrait avec celle d'un croyant, alors qu'il était radicalement agnostique. Pourtant, il com-

“ Malraux, cet
agnostique comblé
de grâce ».”

prenait bien mieux et c'est bien normal, car son éducation fut malgré tout catholique, le rapport filial qui put exister au siècle de saint François, du chrétien d'Assise à Dieu le père, que celui de Moïse à Adonai-Elohim, le Dieu biblique, sous ses deux attributs de miséricordieux et de juge. Comme si le Dieu d'Assise se substituait à celui du Buisson ardent.

Nous avons lu ses pages des *Antimémoires*, mais on peut encore rappeler sa parole à Guy Suarès, non reprise pourtant dans le livre de celui-ci, *Malraux, celui qui vient* : « Ce n'est pas ce que le Christ a dit qui est la réponse au Mal, c'est ce qu'il a assumé⁵⁴ ». Il est indiscutable que sa parole a un arrière-fond chrétien, qui la rend difficilement audible pour un juif, un musulman, sans parler d'un hindou. Mais dans *La Métamorphose des dieux*, il revient à l'Evangile de Jean et écrit cette parole magnifique : « La Révélation tient en trois mots fulgurants : Dieu est amour » (132-133).

^{53.} Œuvres Complètes III, *Le Miroir des limbes*, *l'Antimémoires*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p.170-171 (cité désormais OC III).

^{54.} Entretiens diffusés sur France Culture, 1974.

Parmi les prophètes ou les personnages majeurs de la Bible hébraïque, repris abondamment dans l'art roman et gothique, dont Malraux parle, nous avons bien sûr Moïse et Aaron, Abraham et le sacrifice d'Isaac, Isaïe et Jérémie. Mais sans doute Job est-il celui qui le fascine le plus.

Posons la question de savoir quelle idée il se faisait du rapport que l'art gothique établit avec le Dieu d'Israël, et dans lequel sa propre conception se dessine nettement, avant l'Incarnation : « *Le Père était jusque-là le Dieu de Job, l'Insondable, dont l'amour se manifestait par le Christ*⁵⁵ ». Est-ce à dire que pour Malraux l'amour de Dieu – de son point de vue agnostique – ne s'est pas manifesté avant Jésus, ou bien sa phrase n'était-elle rien d'autre qu'une constatation historique ? Si la seconde option s'est avérée deux millénaires durant inhérente à la théologie chrétienne, elle semble avoir été bien ancrée dans sa pensée.

À ce Dieu insondable, il opposait évidemment – non pas directement la

figure de Jésus – mais bien le « Dieu est amour » de l'évangile de Jean. Bien qu'il sût que ce « Dieu est amour » se trouve d'abord dans les prophètes, il n'arrivait pas à conjointre le Dieu inconnaisable et inatteignable proclamé par Job avec un Dieu d'amour. Il admirait beaucoup le génie du livre de Job, saluant en lui « *le plus grand dialogue qui existe entre Dieu et l'homme*⁵⁶ ». C'est là une affirmation en forme de sentence, qui, aux yeux de tout connaisseur sérieux de la Bible,

“ Il admirait beaucoup le génie du livre de Job .”

juif ou non-juif, est pour le moins surprenante, pour ne pas dire intempestive, d'autant que ce qui retient, ici, Malraux n'est pas le caractère métaphysique de l'interrogation du Mal, mais l'aspect secondaire du texte sur l'impénétrabilité de Dieu et de ses desseins. À la fin de *L'Homme précaire*, Malraux revient à Job dans une confrontation directe au Musée imaginaire. Il écrit : « *L'un de nos textes s'adresse à l'insondable avec l'accent du Musée Imaginaire : le Livre de Job. C'est le seul*⁵⁷ ». C'est dire l'importance capitale que Malraux portait à ce texte et le lien qu'il avait avec « l'insondable du Musée Imaginaire ».

55. Op.cit., t. V, *La Métamorphose des dieux*, p.213.

56. Guy Suarès, op. Cit., Paris, Stock, 1979, p.28.

57. OC VI, *Essais, L'Homme précaire et la littérature*, p.876.

L'INTERVENTION DE MALRAUX AUPRÈS DE L'UNESCO EN 1974

Voici qu'en octobre 2016, l'Unesco adopta une résolution portée par la Jordanie, en charge des lieux saints musulmans de Jérusalem-Est, sur la « Palestine occupée » visant à la « sauvegarde du patrimoine culturel de la Palestine et du caractère distinctif de Jérusalem-Est ».

Déjà le 16 avril 2016, le Comité exécutif de l'Unesco adopta deux résolutions présentées par plusieurs pays arabes au sujet de la « Palestine occupée », dans une double occultation du lien historique et religieux entre les Juifs, le mont du Temple de Jérusalem et son Mur occidental, vestige du Temple héroïden, d'une part, et du fondement du lien des chrétiens avec le pays de Jésus, d'autre part. De nombreuses voix de chrétiens s'étaient alors indignées officiellement.

Il est bien normal que les Jordaniens se préoccupent de la mosquée Al-Aqsa, mais dans le même temps l'interdiction pour les Israéliens de poursuivre leurs fouilles sous le mont du Temple, et de ce fait le déni systématique de toute trace de vestige juif à Jérusalem-Est en particulier, est un mensonge historique et archéologique qui a tout du révisionnisme.

On comprend mal que le sacrifice d'Isaac – je veux dire d'Ismaël, contrairement à la parole immémoriale de la Torah, la Bible universelle ! – ait pu avoir lieu sur le mont du Temple dont témoignerait l'édification d'Al-Haram-al-Sharif, alors que les pays arabes nient, pour la plupart, la préexistence juive, hébraïque sur cette terre. Sur cette question, les Israéliens font preuve de plus d'objectivité, car ils reconnaissent absolument la valeur sainte que revêt le mont du Temple avec sa mosquée pour l'islam.

“ L'Unesco avait adopté une résolution assimilant sionisme et racisme.”

La France dans cette affaire prouve une fois encore sa lâcheté en s'étant abstenu, quand ses alliés, l'Allemagne, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas mais aussi la Lituanie et l'Estonie, se sont opposés au vote.

En 1974, sous la pression des pays arabo-musulmans, l'Unesco avait adopté une résolution assimilant sionisme et racisme. Malraux fut indigné et écrivit au directeur général sortant de l'Unesco, René Maheu, qui laissait son fauteuil à Amadou-Mahtar M'Bow, la lettre suivante :

« Au nom de l'action commune que

nous avons menée pour sauver les monuments de Nubie, je me permets d'attirer votre attention sur l'étrange décision qui, en refusant d'inclure Israël dans une région déterminée du monde, lui interdirait de participer à toute activité régionale de l'Unesco. Sachant que vous connaissez, comme moi, le chemin que risquent d'ouvrir de telles décisions, je vous prie de croire... ».

Nous pourrions reprendre à notre compte les mêmes mots quarante-deux ans plus tard. Sartre et quelques autres personnalités non juives avaient réagi de même. Qui aujourd'hui, parmi nos intellectuels non juifs, a pris la peine de réagir, à l'exception sans doute des chrétiens, comme ils l'ont fait en avril dernier ?

Vous, l'ensemble des Nations qui composez l'Unesco, qu'avez-vous fait de sa promesse ?

Le 4 novembre 1946, dans l'une des conférences inaugurales marquant la naissance de l'Organisation des Nations unies pour la culture, la science et l'éducation (UNESCO), André Malraux, pas encore ministre d'Etat chargé des affaires culturelles et déjà plus ministre de l'Information du premier gouvernement de Gaulle de 1945, avait proclamé :

« En morale, ce qui est d'abord arrivé à nous de la culture juive, c'est la Bible

qui apporte au monde l'idée, jusque-là informulée, de justice⁵⁸ ».

Puis à son accoutumée, il posait cette question de savoir ce qui définissait un Juif quelconque à Jérusalem sous le roi David ? Si le roi David n'avait pas commencé les travaux de l'édification du Temple de Jérusalem, que son fils, le roi Salomon inaugura, Malraux se serait-il interrogé sur la présence juive à Jérusalem au X^e siècle avant notre ère ?

“ Nous pourrions reprendre à notre compte les mêmes mots quarante-deux ans plus tard ”

L'imposture commise par l'Unesco depuis le mois d'avril déniant d'une manière ou d'une autre aux Israéliens le droit de procéder à des fouilles archéologiques sous le mont du Temple et le Mur occidental ou Kotel, au nom de l'inscription de la Vieille Ville de Jérusalem sur la Liste du patrimoine mondial (1981) et sur la Liste du patrimoine mondial menacé (1982), constitue au plan philosophique et au plan de la philosophie de l'histoire, une faute grave.

Rappelons à cet égard la réponse courageuse d'Irina Bokova, directrice générale de l'Unesco, sensibilisée à cette question : « *Le patrimoine de Jérusalem est indivisible. La mosquée Al-Aqsa / Al-Haram-al-Sharif, sanctuaire sacré des musulmans, est aussi le Har-HaBayit – ou mont du Temple – dont le Mur occidental est le lieu le plus sacré du judaïsme* ».

58. *Ecrits sur l'art I, Œuvres Complètes IV, op. cit, 2004, p.1203-1204.*

NOTES DU LECTEUR

NOTES DU LECTEUR

NOTES DU LECTEUR

NOTES DU LECTEUR

Mireille Hadas-Lebel

Le Peuple Juif et l'Etat d'Israël
ont-ils été inventés ?

N°26 > novembre 2013

• 16 pages

Georges-Elia Sarfati

Lorsque l'Union Européenne nous éclaire sur sa « face sombre » : quelques enjeux du projet de Loi-cadre contre la circoncision assimilée à une mutilation sexuelle.

N°27 > décembre 2013

• 40 pages

70 ans du Crif

1944-2014 : Recueil de textes

Hors-série > janvier 2014

• 116 pages

Gérard Fellous

La Laïcité française :
l'attachement du judaïsme

N°28 > mars 2014

• 40 pages

Nathalie Szerman

Le Printemps arabe à l'épreuve de l'antisémitisme : y a-t-il un avant et un après ?

N°29 > mai 2014

• 36 pages

Jacques Tarnéro

Antisémitisme / Antisionisme
Mots, masques, sens, stratégie,
acteurs, histoire

N°30 > juin 2014

• 48 pages

Sandrine Szwarc

Intellectuels juifs et chrétiens en dialogue

N°31 > octobre 2014

• 32 pages

Gérard Fellous

L'État Islamique (DAECH),
cancer d'un monde arabo-musulman en recomposition

N°32 > novembre 2014

• 52 pages

Michaël de Saint-Cheron

Le Messianisme comme réponse à l'antisémitisme

N°33 > décembre 2014

• 40 pages

Valérie Igouinet

Le négationnisme : histoire d'une idéologie antisémite (1945 - 2014)

N° 34 > février 2015

• 32 pages

Maxime Perez

L'opération « Bordure protectrice » à Gaza : Journal d'une guerre de 100 jours

N° 35 > mai 2015

• 44 pages

Anne Quinchon-Caudal

Vers une Internationale blonde
Le racisme supra-national en Europe et aux États-Unis dans la première moitié du XX^e siècle

N° 36 > juillet 2015

• 40 pages

Pierre-André Taguieff

La vague complotiste contemporaine : un défi majeur

N° 37 > septembre 2015

• 40 pages

Johann Chapoutot

Le « Droit » nazi, une arme contre les Juifs

N° 38 > octobre 2015

• 52 pages

Valérie Igouinet & Stéphane Wahnich

FN : une duperie politique

N° 39 > novembre 2015

• 56 pages

Jacques Tarnero

Migrations contemporaines du récit sur le « signe juif »

Entre fascination, admiration, comdation. Une question irrecevable

N° 40 > mars 2016

• 56 pages

Sandrine Szwarc

La culture (juive)

a-t-elle un avenir en France ?

N° 41 > juin 2016

• 64 pages

Eric Keslassy

Comprendre la guerre des mémoires

N° 42 > octobre 2016

• 46 pages

Jean-Philippe Moinet

L'identité nationale, c'est la république !

Les cinq piliers républicains qui font le socle, à consolider, de l'identité française.

N° 43 > janvier 2017

• 48 pages

Nathalie Szerman

Retour sur les principes guerriers fondamentaux du Hamas et leur transmission par le biais de la chaîne télévisée Al-Aqsa

N° 44 > mars 2017

• 44 pages

LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en juillet 2017 / ISSN 1762-360 X

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Marc Knobel

COMITÉ ÉDITORIAL

Jean-Pierre Allali

Georges Bensoussan

Yves Chevalier

Roger Cukierman

Patrick Desbois

Robert Ejnes

Antoine Guggenheim

Mireille Hadas-Lebel

Francis Kalifat

Serge Klarsfeld

Joël Kotek

Éric Marty

Jean-Philippe Moinet

Richard Prasquier

Dominique Reynié

Michaël de Saint-Chéron

Georges-Elia Sarfati

Pierre-André Taguieff

Jacques Tarnéro

Yves Ternon

CONCEPTION & ICÔNOGRAPHIE

Yellowweb

CONSEILLER JURIDIQUE

Maître Pascal Markowicz

COORDINATION

Yoar Level

CORRECTRICE

Myriam Ruszniewski

IMPRESSION

ICL

EN PARTENARIAT AVEC

Le Collège des Bernardins

Fondation pour l'Innovation Politique - Fondapol

Le Cercle de la Licra - Réfléchir les droits de l'Homme

La Revue Civique

«Vidal Sassoon International Center for the Study of
Antisemitism» de l'Université hébraïque de Jérusalem

ET AVEC LE SOUTIEN DE

• *La Fondation pour la Mémoire de la Shoah*

Crif

Conseil représentatif
des institutions juives de France

POUR TOUTE CORRESPONDANCE

39 rue Broca 75005 Paris

site web : www.crif.org

email : infocrif@crif.org

Juillet 2017

Prix : 10 €